



Propos recueillis par Clara Gaillot et Naly Gérard
Le 23 juillet 2021,
Festival Villeneuve en Scène

« Au cirque, on côtoie la mort chaque jour, mais on la maîtrise »

[Interview] Dans son spectacle « Oraison », présenté au Festival d'Avignon 2021, la circassienne Marie Molliens, fildefériste et voltigeuse, invite à une réflexion sur l'avenir.

Un moment de poésie accessible à partir de 8 ans et bientôt en tournée dans toute la France. Rencontre.

Marie Molliens est aujourd'hui l'une des seules femmes directrice de cirque. Elle est née dans la famille du cirque et a grandi dans la compagnie Rasposo, créée par ses parents en 1987. Devenue voltigeuse et équilibriste, la jeune femme en a repris la direction artistique en 2013. Elle a alors initié le premier volet d'une trilogie de spectacles questionnant le monde et ses paradoxes.

Créé en 2019 mais présenté cet été au Festival d'Avignon 2021, le dernier chapitre de cette série artistique, Oraison, évoque l'avenir du monde culturel, mais aussi les urgences de notre époque comme le défi environnemental. Le spectacle « Oraison » est « une forme de prière pour l'avenir de la planète et plus globalement pour le monde. L'invocation à éveiller une intelligence collective », souligne Marie Molliens.

Quelle est la genèse du spectacle ?

Oraison est le dernier volet de la trilogie des Ors, commencée avec Morsure, en 2013, et la Dévorée, en 2016. Dans ces trois spectacles, je questionne le paradoxe humain qui oscille entre le fait de combattre à tout prix ou bien de se laisser atteindre. Dans la Dévorée, le personnage de Penthésilée, reine des amazones, se sent obligée de lutter contre la passion amoureuse qui l'étreint, car son instinct de guerrière finit toujours par reprendre le dessus. Créé juste avant la pandémie, en 2019, Oraison aborde, lui, un chaos à venir, un enlaidissement du monde, qu'on laisse approcher sans réagir. Je pense par exemple à l'urgence écologique qui nous terrasse et face à laquelle beaucoup d'entre nous se sentent impuissants.

Pourquoi ce nom, Oraison ? Quel message souhaitez-vous faire passer avec ce spectacle ?

L'oraison est une forme de prière. Mon spectacle en est une, pour l'avenir de la planète et plus globalement pour le monde. Ici, le mot n'a pas de signification religieuse, mais résonne comme une invocation à éveiller une conscience collective. Au moment de l'écriture de ce spectacle, il y avait beaucoup de feux de forêts en Sibérie, en Australie et en Amazonie. Ces événements me semblaient être les signes d'un désordre imminent.

Vous dites qu'avec Oraison, vous souhaitez « allumer des lumières plus spirituelles, plus viscérales, plus authentiques »... Qu'entendez-vous par là ?

Dans la première partie du spectacle, je parle d'un enlaidissement généralisé du monde à travers la caricature d'un cirque de très mauvais goût. Ensuite, je propose une rupture en laissant place à des instants de beauté pure, qui invitent le public à laisser entrer dans sa vie plus de poésie, à s'ouvrir à une forme de spiritualité. Deux souffles qui manquent grandement à notre civilisation actuelle, à mon sens.

Votre spectacle est parsemé de symboles, dont celui du clown blanc. Pouvez-vous nous expliquer ce que signifie cette image ?

Le clown blanc est une figure classique du cirque traditionnel. Par rapport à l'Auguste (clown au nez rouge à la personnalité loufoque et grotesque, ndr), il tient un rôle plus autoritaire. J'ai souhaité utiliser ce symbole dans Oraison pour donner l'image d'une humanité prise dans sa bêtise. Le côté blafard et maladif du clown blanc m'intéressait aussi beaucoup par sa représentativité du pessimisme ambiant. J'ai également choisi cette image, car dans le cirque traditionnel, le clown blanc porte toujours des costumes somptueux et, comme dans tout spectacle, l'esthétique est très importante.

Oraison diverge des spectacles de cirque traditionnels par sa forme, son titre et le message qu'il transmet. Votre volonté est-elle de contribuer au renouvellement du cirque ?

Depuis sa création en 1987, la compagnie Rasposo fait partie de la mouvance du cirque contemporain, c'est-à-dire un cirque combinant plusieurs genres artistiques.

Sa particularité, c'est de faire du cirque-théâtre donc en un sens, elle contribue déjà depuis plus de 30 ans à l'évolution des arts du cirque. Cela dit, nous ne sommes pas vraiment dans la dynamique circassienne actuelle qui met notamment en avant l'écocirque et où l'enjeu est de distraire sans s'appuyer sur la présence des animaux.

Le fait que la mort, inhérente à votre métier de voltigeuse, soit omniprésente dans votre vie depuis l'enfance est-il quelque chose de lourd à porter ?

Au cirque, on côtoie la mort chaque jour, mais on la maîtrise. Je parle souvent de « l'instant irréversible » dans le geste du cirque, le moment où l'équilibriste arrive à la limite du danger et contrôle son corps pour ne pas tomber. Dans notre métier, ces instants-là concernent quasiment toutes les acrobaties. Le cirque est en ce sens un art très puissant. Dans la vie, la mort nous tombe dessus sans que l'on puisse rien n'y faire.

Dans le cirque, elle nous accompagne du matin au soir et la seule chose qui nous tient en équilibre est d'en être conscient. Il ne s'agit pas d'un sentiment pesant, mais plutôt d'une confiance que l'on a en plus.

Vous dites que ce spectacle est une réflexion sur l'avenir du cirque et par extension sur celui de la culture. Comment voyez-vous cet avenir après un an et demi de crise sanitaire ?

Depuis que les lieux de culture ont rouvert leurs portes, je constate un foisonnement énorme de spectacles, à cause de l'arrêt des programmations. On voit que tout le monde a profité de ces confinements pour créer. Tout cela est donc très positif.

Mais j'ai quand même l'impression qu'il y a un emballement qui empêche une réelle remise en question du système culturel français. Je pense notamment au fait qu'on nous incite à créer et proposer plusieurs spectacles chaque année, alors que cette frénésie productive empêche la pensée artistique. Tout cela est le résultat d'une soif capitaliste qui appelle à la consommation culturelle intensive alors que l'on sait pertinemment que les spectacles créés "à la chaîne" ont une durée de vie limitée.

Comment une compagnie comme Rasposo, fondée par vos parents il y a 34 ans, a-t-elle traversé cette crise ?

Nous avons eu différentes phases. Pendant le premier confinement, comme beaucoup de monde, nous étions désemparés. Pour rester actifs durant le deuxième confinement, nous avons monté un spectacle de Noël, pour lequel nous avons répété pendant deux mois, qui ne s'est finalement pas joué. C'était très dur. Puis, au printemps 2021, l'optimisme a repris le dessus et nous avons entamé la création de spectacles pour la saison 2023, en rencontrant des artistes et en organisant des laboratoires.

La reprise des spectacles nous a permis de nous remettre en selle et la tournée que nous entamons le 29 juillet, jusqu'à décembre 2021, comble de bonheur les artistes nomades que nous sommes !